Alain TESTART, *L'amazone et la cuisinière, anthropologie de la division sexuelle du travail* | Christophe DARMANGEAT, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. « Aux origines de l'oppression des femmes » suivi de « Une histoire de famille »*

Paris, Gallimard, 2014, 188 p. | Smolny, Nouvelle édition, 2012, 471 p.

Agnès Fine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12728>

DOI : 10.4000/clio.12728

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 321-321

ISBN : 9782701194325

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Agnès Fine, « Alain TESTART, *L'amazone et la cuisinière, anthropologie de la division sexuelle du travail* | Christophe DARMANGEAT, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. « Aux origines de l'oppression des femmes » suivi de « Une histoire de famille »* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 42 | 2015, mis en ligne le 19 janvier 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12728> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12728>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Alain TESTART, *L'amazone et la cuisinière, anthropologie de la division sexuelle du travail* | Christophe DARMANGEAT, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. « Aux origines de l'oppression des femmes » suivi de « Une histoire de famille »*

Paris, Gallimard, 2014, 188 p. | Smolny, Nouvelle édition, 2012, 471 p.

Agnès Fine

RÉFÉRENCE

Alain Testart, *L'amazone et la cuisinière, anthropologie de la division sexuelle du travail*, Paris, Gallimard, 2014, 188 p. | Christophe Darmangeat, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. « Aux origines de l'oppression des femmes » suivi de « Une histoire de famille »*. Smolny, Nouvelle édition, 2012, 471 p.

- 1 Ces deux livres présentent plusieurs points communs qui justifient de les réunir dans un seul compte rendu. Ils sont tous les deux centrés sur la division sexuée du travail et tentent d'en reconstituer le passé préhistorique en s'appuyant sur l'observation de sociétés contemporaines vivant de chasse ou de cueillette ou de petite agriculture. Face à l'objection de ceux qui pensent la méthode illégitime car ces sociétés sont elles aussi le produit d'une histoire, ils revendiquent l'intérêt de faire ces rapprochements pour réfléchir sur le passé à condition d'être prudents dans la manière de raisonner (cf. Darmangeat, p. 23-25). En outre, le second se fonde sur les recherches du premier, de

sorte qu'il me semble intéressant de les discuter l'un et l'autre dans un même mouvement.

- 2 Le petit livre posthume de Testart, anthropologue très féru de préhistoire et d'archéologie, reprend de manière synthétique le résultat d'une recherche au long cours. En effet, il avait déjà publié en 1986 une première version de ses analyses, dans son *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs cueilleurs* » (Paris, Cahiers de l'Homme). Dans son dernier livre, il poursuit sa réflexion en élargissant son analyse à d'autres sociétés, y compris les nôtres, pour montrer l'étonnante continuité des principes de la division sexuelle du travail.
- 3 Cette question intéresse depuis longtemps les anthropologues. Testart s'appuie sur le travail pionnier de deux anthropologues américains, Murdock et Provost¹, paru en 1973, sur la répartition des tâches dans 185 sociétés traditionnelles documentées par les ethnologues, « toutes des sociétés non industrielles ou préindustrielles, certaines disparues, d'autres encore vivantes au milieu du XX^e siècle, choisies pour les unes parmi les grandes civilisations classiques, pour d'autres dans des sociétés sans écriture, réparties sur tous les continents » (p. 10-11). Cette enquête nous apprend que si beaucoup d'activités sont partagées entre les deux sexes, presque toujours les hommes et les femmes se spécialisent dans une tâche propre. En outre, il en existe qui sont totalement le fait des hommes, d'autres, mais exceptionnellement, le fait des seules femmes. Autrement dit, les hommes peuvent tout faire mais il existe des tâches interdites aux femmes. Testart rappelle un des acquis de ses prédécesseurs concernant les activités de fabrication d'objets. Le partage entre les sexes se fait selon que la matière travaillée est dure (pierre, bois, métal, os, corne), apanage masculin, ou molle et flexible (filage, poterie, tissage), plus fréquemment féminin. Cette division sexuée avait frappé Murdock et Provost qui avaient parlé de « séparation des matières premières ». Testart montre l'étonnante continuité de cette division, lisible dans les statistiques contemporaines relatives aux métiers ouvriers des hommes et des femmes. Comment l'expliquer ?
- 4 Reprenant l'exemple de la chasse qu'il avait développé dans son premier *Essai*, il cherche à comprendre pourquoi elle est interdite aux femmes. Il réfute tout d'abord les arguments naturalistes qui feraient de la chasse une activité que les femmes, en raison de l'immobilité relative imposée par leur activité reproductrice (accouchement et allaitement), ne pourraient pratiquer. Car c'est moins la chasse qui leur est interdite, que la chasse utilisant certains outils. Si elles chassent parfois le gros gibier avec un gourdin, ce sont les armes comme les lances, les harpons, celles qui font couler le sang des animaux qu'elles ne doivent pas toucher. Il est tentant de rapprocher cet interdit des tabous les concernant en raison de leur sang, celui de la défloration, de la parturition et surtout de leur sang menstruel. Un peu partout dans le monde ; en effet, le sang des femmes est considéré comme dangereux, susceptible de provoquer des catastrophes, cosmiques ou sociales. Alain Testart conclut : « Tout se passe comme si la femme ne pouvait mettre en jeu le sang des animaux, alors qu'il est question en elle de son propre sang. Tout se passe comme si on ne pouvait cumuler un sang et un autre » (p. 28). Il poursuit son analyse qui se fait plus précise : c'est le sang dans son jaillissement dont les femmes sont éloignées et non pas la simple manipulation du sang (on sait en effet, par exemple, que ce sont elles qui, dans nos sociétés, cuisinaient le boudin avec le sang du porc). C'est encore leur « nature » marquée par le sang qui les aurait écartées des fonctions religieuses où se rejoue un sacrifice sanglant – la prêtrise

dans le catholicisme par exemple (chapitre 6). L'auteur conclut que ces croyances « visent toutes à empêcher un cumul d'un sang avec un autre, et il importe assez peu de savoir de quel sang il s'agit, animal, sacré ou féminin » (p. 41).

- 5 La suite de son livre l'amène à reformuler de manière un peu différente cette première conclusion sur l'interdit du cumul des substances, peut-être sous l'effet des critiques de François Héran². Celui-ci reconnaissait le caractère convaincant de la classification du travail selon le sexe opérée par Testart mais critiquait « l'hémocentrisme » de sa théorie. Il notait en particulier que dans les croyances mobilisées par l'auteur à l'appui de son argumentation, si le sang féminin était omniprésent, il n'était jamais question du sang animal. Dès lors, évoquer le cumul des substances lui semblait un raisonnement abusif, et il suggérait une piste de recherche du côté « d'une homologation entre la dualité sexuelle des gestes techniques et la dualité technique des gestes sexuels » (p. 716). Testart a pris au sérieux la critique et lui a répondu³. D'une part, il n'a pas limité sa réflexion aux seules sociétés de chasseurs cueilleurs, d'autre part il a tenté de rendre compte d'autres activités interdites aux femmes ne mettant pas en jeu leur sang : par exemple, la navigation sur la mer, le travail dans les mines, les activités techniques de fabrication d'objets ou de préparation culinaire. L'élargissement de son analyse l'amène à reformuler ainsi sa première conclusion. « Supposons un instant que ce ne soit pas le sang qui soit significatif en lui-même mais qu'il ne figure dans tous les exemples sanglants que comme le signe d'une mise en extériorité. La manifestation en extériorité d'une intériorité [...] » (p. 79). « Cette interprétation est plus féconde que celle qui se limiterait à la considération de la seule substance » (p. 80). L'auteur s'éloigne ainsi d'une théorie trop étroitement substantialiste pour adopter une formulation plus large qui lui permet de donner sens également à la division sexuée des gestes techniques et des outils. Le chapitre 13, intitulé « Moudre, pilonner, écraser : le geste technique féminin », s'inspirant de la classification de Leroi-Gourhan sur les différents types de gestes techniques, est un des plus intéressants du livre. On découvre que les outils tranchants ou perforants, lancés, sont généralement manipulés par les hommes, les outils écrasants, posés, par les femmes. « L'outil féminin n'attaque pas la matière par un choc qui risque de la faire éclater en son cœur. Il s'adresse plutôt à la surface qu'il traite par raclage, abrasion, décorticage, éventuellement écrasement. Ou s'il s'agit de percement, il ne perce que l'enveloppe, peau ou vêtement, d'un corps qui reste intact » (p. 92). L'auteur poursuit : « La femme étant sujette à de graves perturbations qui l'affectent à l'intérieur de son corps, elle évitera de produire de telles perturbations dans l'intérieur des corps qu'elle travaille ». Suivent plusieurs chapitres sur la division sexuée dans l'agriculture, « le laboureur et la semeuse », l'emploi sexué de la faux ou de la faucille pour la moisson, l'usage des ciseaux etc.
- 6 La description de la division sexuée des tâches est très documentée. L'auteur n'aborde la question de la hiérarchie entre les sexes qu'au chapitre 19, intitulé « Quand le potier supplanta la potière ». Il s'interroge sur l'appropriation masculine du progrès technique qui fait qu'une « invention technique, si elle était auparavant féminine, la rend masculine » (p. 119). L'auteur constate le caractère systématique de cette appropriation masculine, mis en lumière avant lui par Murdock et Provost et surtout par Paola Tabet⁴ mais, contrairement à l'anthropologue italienne, il en fait une conséquence de la subordination des femmes et non pas une cause. Comment trancher ? Ses arguments pour réfuter la thèse de Paola Tabet, qui a fait du monopole masculin des armes une des causes de la subordination des femmes, sont pour le moins étonnants : pour asseoir leur domination, les hommes n'auraient pas eu besoin d'armes

performantes, pas plus hier qu'aujourd'hui ; il leur suffit d'infliger aux femmes une correction du type coups de ceinture, tabassage, vitriol (p. 137) : la thèse naturaliste de la domination physique des hommes, dénoncée pourtant à plusieurs reprises par l'auteur comme incapable de donner sens à la division sexuée des tâches (les tâches féminines requérant selon lui autant de force que celles des hommes), revient subrepticement par la fenêtre pour expliquer la subordination des femmes. Si, comme il l'écrit plus loin, la domination masculine remonte aux temps préhistoriques, peut-on affirmer que les femmes étaient moins fortes physiquement que les hommes et qu'une simple correction les aurait maintenues dans leur subordination ?

- 7 L'auteur ne discute pas réellement l'article de Paola Tabet car il est à l'évidence mal à l'aise avec la question de la domination masculine. Il insiste sur le caractère culturel et l'ancienneté de la division sexuée du travail qui lui semble provenir « de ce que la femme a été écartée des tâches qui évoquaient trop la blessure secrète et inquiétante qu'elle porte en elle » (p. 133). Ces croyances, ajoute-t-il, ont sans nul doute « contribué à maintenir les femmes dans une position subordonnée » (p. 144), mais il n'indique aucune hypothèse susceptible de l'expliquer. Il rapproche les croyances évoquées de celles qui ordonnent les lois de l'exogamie. On sait que celles-ci, fondées sur l'interdit de l'inceste, permettent l'échange matrimonial entre groupes consanguins, échange qui serait au fondement de toute vie sociale. Or, selon l'auteur l'interdit de l'inceste peut être formulé de la manière suivante : « Le rapport intime (acte sexuel) entre deux êtres marqués par le même sang (parents entre eux) risque de déclencher des catastrophes » (p. 143). Les croyances au fondement des interdits pesant sur les activités féminines pourraient être une sorte d'extension de ces représentations et se résumer ainsi : « La mise en présence de deux êtres pareillement affectés par le sang risque de déclencher des catastrophes » (p. 143). Il conclut donc : « Le point clef de l'ensemble de ces croyances et de tout ce que j'ai expliqué relativement à la division sexuelle du travail, c'est qu'il convient d'éviter la conjonction du même avec le même » (p. 140).
- 8 Alain Testart reconnaît avec honnêteté le caractère hautement conjectural de sa théorie, dont la proximité avec les thèses de Françoise Héritier sur l'interdit de l'inceste entre affins (interdit de cumul des identiques⁵) est revendiquée. Mais cette dernière insiste sur un aspect curieusement absent du livre de Testart, relatif à la fonction de la division sexuée du travail, qui avait été mis en lumière par Lévi-Strauss dans sa fameuse contribution sur la famille⁶. Pour lui, la division sexuée du travail revient à interdire à chacun des sexes de se suffire à lui-même et organise leur interdépendance. En rendant un sexe dépendant de l'autre pour sa propre survie, il rend le mariage obligatoire, ce qui permet d'assurer la continuité de la société. Lévi-Strauss fait d'ailleurs de la division sexuée du travail, de l'interdit de l'inceste et de l'institution d'une forme légale ou reconnue d'union stable les trois piliers de toute société, trois piliers auxquels Françoise Héritier ajoute un quatrième : la « valence différentielle des sexes »⁷. Dans un entretien, elle précise sa pensée : « Ce quatrième pilier est à l'origine de la répartition sexuelle des tâches et donne à la "valence différentielle des sexes" une importance beaucoup plus grande que celle que lui reconnaissait Lévi-Strauss. Pour ma part, je donne même à la valence différentielle des sexes le rôle décisif. Sur ce point, il est probable que nous aurions été en désaccord »⁸. On sait que pour Françoise Héritier, la domination masculine proviendrait de la volonté d'accaparement par les hommes du pouvoir fécond des femmes, un « pouvoir exorbitant », celui de produire du même et du différent (fille et garçon). À l'origine donc, la domination masculine se serait exercée

sur les femmes pour avoir la main sur leur procréation, ce qui aurait eu pour corollaire la division sexuée du travail.

- 9 Alain Testart ne fait aucune allusion à ces analyses qu'il devait pourtant bien connaître. Il souligne néanmoins le fait que les interdits d'activités touchant les femmes ne concernent que les femmes pubères, en pleine capacité reproductrice. Il est donc étonnant que le lien entre la division sexuée du travail, le mariage et la reproduction ne soit pas réellement traité dans son livre. Il reste que par son érudition sur les différentes formes de division sexuée des tâches, par sa clarté et sa concision, ce livre, ainsi que l'article de Paola Tabet, apportent beaucoup. Il ne peut que stimuler la réflexion de tous ceux et celles qui constatent l'extraordinaire pesanteur de la division sexuée du travail dans les sociétés contemporaines, dont les effets négatifs sur le statut des femmes ne sont plus à démontrer.
- 10 Le livre de Christophe Darmangeat, économiste marxiste, s'intéresse aux acquis de l'anthropologie sociale actuelle, en particulier aux travaux de Testart, dans un but différent de ce dernier. Il se propose en effet de réviser de manière critique le livre fondateur d'Engels paru en 1884, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, sous-titré *À propos des recherches de L.H. Morgan*. Il souligne en effet que les marxistes d'un côté, la majorité des anthropologues de l'autre, pour des raisons idéologiques opposées, n'ont pas réellement discuté les thèses d'Engels pour les actualiser, si l'on excepte quelques tentatives rapides de la part d'anthropologues marxistes (Godelier, Meillassoux, Leacock) dans les années 1960-1980. C'est donc ce qu'il cherche à faire cent trente ans après Engels. Son livre comprend deux parties indépendantes. La deuxième partie, sur laquelle je ne m'étendrai pas, intitulée « Une histoire de famille », s'attache essentiellement à présenter et critiquer les thèses de Morgan sur la parenté, en particulier son évolutionnisme et de manière plus large tout évolutionnisme quant aux formes de parenté. Elle forme un ensemble assez homogène, isolé du corps de l'ouvrage dans la deuxième édition, sans doute pour son caractère un peu trop « technique », mais surtout parce qu'il n'entrait pas directement dans les préoccupations centrales de l'auteur exposées dans la première partie.
- 11 Comme l'indique son sous-titre, *Aux origines de l'oppression des femmes*, celle-ci s'attache à formuler des hypothèses sur l'origine de l'oppression des femmes dans les sociétés primitives, thème sur lequel, selon l'auteur, « les tentatives pour reformuler la théorie marxiste en fonction du matériel ethnologique et archéologique accumulé depuis un siècle font le plus cruellement défaut » (p. 22). Le texte, agréable à lire pour sa clarté, expose les points principaux sur lesquels les recherches ethnologiques permettent de réfuter les analyses d'Engels sur la question. On se souvient que pour ce dernier, la transformation des rapports de production par le capitalisme aurait succédé à une organisation économique et de parenté de type « communiste domestique », dans laquelle hommes et femmes auraient occupé des positions égalitaires. C'est donc la société de classes qui aurait engendré l'oppression des femmes et il en concluait que seule sa suppression serait susceptible de les émanciper. Dans les premiers chapitres, C. Darmangeat critique la croyance en un communisme primitif, *a fortiori* en un matriarcat dont il rappelle, s'il en était besoin, qu'il n'a jamais existé ; puis, en mobilisant de nombreuses lectures sur des sociétés primitives, il montre que ces sociétés sans classes ni État ont très souvent édifié une domination masculine prononcée. Ce qu'a démontré par exemple de manière éclatante la monographie de Maurice Godelier sur les Baruya de Nouvelle Guinée publiée en 1982⁹. Aucune

proposition nouvelle pour les anthropologues dans cette première partie de l'ouvrage. Mais manifestement l'auteur s'adresse à un lectorat marxiste dont il suppose, sans doute à raison, qu'il ignore les acquis de l'anthropologie depuis plus d'un siècle et il les leur présente de manière pédagogique.

- 12 Par la suite, l'auteur cherche à répondre à la question posée par Engels sur l'origine de l'oppression des femmes et il s'attelle, comme son illustre prédécesseur, à examiner en marxiste les recherches des anthropologues pour renouveler une théorie largement périmée. Il recherche bien sûr du côté des structures économiques et la clé de l'énigme lui paraît résider dans la division sexuelle du travail. Son chapitre VI, intitulé « Des lances et des bâtons », traite donc de cette thématique en se fondant en particulier sur l'*Essai* d'Alain Testart paru en 1986, l'ouvrage posthume de ce dernier, présenté plus haut, n'étant pas encore paru au moment de la publication de son livre. Tout en reconnaissant l'importance des apports de l'anthropologue, C. Darmangeat critique l'idéalisme de Testart qui fait des croyances (ce qu'il appelle « l'idéologie du sang » et que Testart formule plutôt comme le refus de la conjonction des identiques) le socle de la division sexuée du travail, ce qui l'amène à poser trois questions (p. 214). Je les cite :

« 1 - Quelles sont les raisons objectives – car il y en a nécessairement – qui peuvent justifier l'existence d'une division du travail, si élémentaire soit-elle, dans les sociétés primitives ?
 2 - Pourquoi cette division s'est-elle effectuée principalement, voire uniquement, sur le critère du sexe ?
 3 - Pourquoi cette division sexuelle du travail a-t-elle pris une forme mythifiée, celle d'interdits religieux dont la portée s'est étendue bien au-delà des éventuelles nécessités objectives initiales ? »

- 13 Pour l'auteur, l'histoire de l'humanité a mis en évidence en quoi l'approfondissement continu de la division du travail apparaît comme la clé de la progression fantastique de la productivité. Ce qui l'amène à ne pas écarter *a priori* l'idée que la première spécialisation ait été une « avancée décisive » sur le plan de la production (p. 215). La division sexuelle du travail permet une meilleure productivité, c'est donc une nécessité sociale qui s'est imposée. Telle est sa réponse à la première question.
- 14 Il répond à la deuxième en soulignant que la première des divisions humaines observables étant la différence physique entre homme et femme, il est tout à fait logique que la division sexuelle du travail se soit faite selon ce critère.
- 15 Enfin, il répond à la troisième question en soulignant « qu'il n'y a rien de surprenant qu'une nécessité sociale (la division du travail) se soit manifestée en tant qu'idéologie magico-religieuse ».
- 16 S'agissant de sa réponse à la première question, on peut se demander pourquoi faire de l'augmentation de la productivité une cause de la division sexuée du travail et non une conséquence. Éternel problème de la poule et de l'œuf. En outre, on peut s'interroger sur le principe qui conduit l'auteur à distinguer les deux premières questions l'une de l'autre. Ne procède-t-il pas d'une représentation anachronique des sociétés primitives ? En les liant l'une à l'autre, l'analyse de Lévi-Strauss que j'ai évoquée plus haut, me semble une interprétation plus solide et non moins matérialiste que celle de l'auteur. Elle présente l'avantage de ne pas faire de distinction entre production et reproduction, l'importance de cette dernière étant singulièrement absente des analyses de C. Darmangeat comme de celles de Testart. Or, on s'en souvient, les interdits multiples concernent surtout et parfois seulement les femmes en âge de procréer.

- 17 Quant à la troisième question, elle est formulée dans les termes du marxisme classique qui distingue infrastructure économique et superstructure, les croyances et « la pensée sauvage » appartenant à cette dernière sous la rubrique contestable « d'idéologie magico-religieuse ». Il me semble que l'auteur ne se déprend pas suffisamment des concepts de l'analyse marxiste des sociétés capitalistes dans lesquelles les catégories de l'économique, du politique, du religieux, de l'idéologique sont distinctes alors qu'elles ne le sont pas dans les sociétés primitives. On perçoit cependant ses hésitations dans la formulation suivante : « On peut suggérer que le rôle *central* joué par l'idéologie et les croyances dans la division sexuelle du travail n'exclut nullement que certaines nécessités objectives aient fourni le terreau sur lequel ces croyances se sont épanouies » (p. 218).
- 18 Pour C. Darmangeat, l'origine de l'oppression des femmes est irrésolue aussi bien chez Lévi- Strauss, qui ne s'interroge guère sur la question, que chez Godelier. Il critique la position de ce dernier selon qui « la division du travail chez les Baruya ne peut expliquer la domination sociale des hommes sur les femmes puisqu'elle la présuppose » (p. 231). Pour notre auteur, l'oppression des femmes réside dans la division sexuée du travail. Mais comment expliquer cette dernière ? L'auteur n'a dès lors d'autres recours que la très classique explication naturaliste (p. 219) qui fait des « contraintes biologiques, vraisemblablement liées à la grossesse et à l'allaitement », le « substrat physiologique » de la division sexuelle du travail et de l'exclusion des femmes de la chasse. Or elle a été réfutée à maintes reprises par les anthropologues qui se sont réellement intéressés à la question, d'abord de manière magistrale par Paola Tabet puis par Alain Testart dont l'auteur connaît pourtant très bien les travaux. On n'est donc pas plus avancé finalement sur la question de l'origine de l'oppression des femmes qui reste largement mystérieuse.
- 19 Le chapitre suivant, « Évolutions, pouvoirs et contre-pouvoirs », se situe sur le terrain plus solide et bien documenté des analyses, nombreuses en anthropologie dans les quarante dernières années, sur les effets des facteurs économiques (rôle de l'intensification agricole) et du système de parenté (filiation patrilinéaire et filiation matrilinéaire) sur l'oppression des femmes, sur la répartition des pouvoirs masculins et féminins, politiques et économiques, dans les différentes sociétés. Le lecteur y trouvera son miel.
- 20 La conclusion générale résume les analyses précédentes pour aboutir à un constat important. L'auteur insiste sur les caractéristiques du capitalisme, un système économique dans lequel « non seulement les produits du travail mais la force de travail elle-même prennent la forme de marchandises ; c'est-à-dire qu'ils n'existent qu'au travers de l'échange contre un équivalent unique, la monnaie. Celle-ci, comme l'a montré Marx, représente le travail humain, mais un travail humain abstrait, c'est-à-dire indifférencié. Cela signifie que l'identité et les caractéristiques des producteurs sont en quelque sorte en permanence dissous, fondus dans un gigantesque creuset » (p. 309). Dans un tel système, rien ne distingue un travail d'homme et un travail de femme (sinon le prix inférieur qui est donné à la seconde). Le capitalisme créerait donc les conditions de la disparition de la division sexuée du travail. Selon l'auteur, « c'est uniquement la révolution sociale de l'avenir qui pourra donner corps à ce qui n'est aujourd'hui qu'une potentialité historique » (p. 313) et qui pourra réaliser l'égalité totale des hommes et des femmes avec la disparition de la division sexuée du travail. Laissons à l'auteur sa foi dans l'avenir et contentons-nous de constater avec lui

qu'effectivement les conditions historiques pour une mise en cause de la division sexuée du travail sont réunies. Ce que démontrent les luttes pour revendiquer « À travail égal, salaire égal » et l'ouverture aux femmes de tous les métiers.

- 21 Sa conclusion paraît logique avec ses analyses précédentes, mais affaiblie par le fait que la question de la reproduction n'est quasiment jamais abordée. Or elle est indissociable de celle de la production. L'auteur sous-estime manifestement son importance dans l'organisation sociale et, par exemple, il ne dit rien du poids déterminant des changements apportés par les techniques de limitation des naissances dans les rapports entre les sexes de nos sociétés. On en voit pourtant les effets dans la fragilisation du mariage qui, dans notre système économique ayant aboli l'interdépendance des sexes, n'est plus une condition *sine qua non* de survie des individus. Le célibat et le divorce augmentent, l'hétérosexualité obligatoire diminue, en même temps que la division sexuée du travail s'estompe sous l'effet du capitalisme industriel, de l'urbanisation et des luttes féministes. Les quatre piliers des sociétés décrits par Françoise Héritier (interdit de l'inceste, division sexuée du travail, mariage ou union stable, domination masculine) me paraissent étroitement interdépendants, on les voit d'ailleurs tous ébranlés dans les sociétés capitalistes avancées. Dès lors, il convient, me semble-t-il, de ne pas les isoler les uns des autres dans l'analyse. Avec les limites des connaissances de son époque sur la parenté, Engels avait eu la juste intuition de relier l'oppression des femmes non seulement aux systèmes de production mais aussi à l'organisation familiale. Or, pas plus qu'Alain Testart, C. Darmangeat ne le fait, comme le montre la deuxième partie de son livre, totalement indépendante de la première. Il reste que la lecture de ce livre est agréable et stimulante, en raison de la clarté avec laquelle l'auteur expose les acquis de l'anthropologie, de la rigueur de son argumentation et de son honnêteté intellectuelle.

NOTES

1. George P. Murdock & Caterina Provost, « Factors in the Division of Labor by Sex. A Cross-cultural Analysis », *Ethnology*, 12/2, 1973, p. 203-225.
2. François Héran, Compte rendu de Testart, dans la *Revue française de sociologie*, 1987, 28, p. 713-716.
3. Alain Testart, « De la pertinence des homologues. Réponse à François Héran », *Revue française de sociologie*, 1988, 29, p. 715-718.
4. Paola Tabet, « Les mains, les outils, les armes », *L'Homme*, 1979, 3-4, p. 5-61.
5. Françoise Héritier, *Les deux sœurs et leur mère*, Paris, Odile Jacob, 1994.
6. Claude Lévi-Strauss, "The Family", in H.L. Shapiro (ed.), *Man, Culture and Society*, London, Oxford University Press, 1956.
7. Françoise Héritier, *Masculin, féminin, la Pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 29
8. Extrait d'entretien avec Marc Kirsch, « Claude Lévi-Strauss vu par Françoise Héritier », 2008, *La Lettre du Collège de France*.
9. Maurice Godelier, *La production des grands hommes, pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, 1982.

AUTEURS

AGNÈS FINE

EHESS, LISST- Centre d'anthropologie